

Paolo Fabbri, L'ami prodigieux ou l'ami génial ? *1

L'ami prodigieux, un emprunt à Elena Ferrante ? Non, juste un écho à une question centrale pour Paolo et qui m'a valu des explications ou des discussions éblouissantes depuis 20 ans, **la question de la traduction**. Encore un beau miroir de **Traduttore, traditore**, "*L'amica geniale*" est devenue en français "*L'amie prodigieuse*".

Aucun champ artistique n'échappant à Paolo qui parle un français parfait, je sais qu'il a dû apprécier la saveur de ce glissement. Comme toutes les nuances de ce qualificatif évocateur lui conviennent, c'est bien entendu l'adjectif prodigieux choisi pour la version française que je retiens. Le génie est intimidant, le prodige est généreux. On s'incline devant le génie, on se nourrit du prodige, de sa richesse incroyable, admirable et surprenante. Et puis je mesure chaque fois que je rencontre Paolo combien il possède des connaissances prodigieuses qu'il distille toujours à ses interlocuteurs avec un air gourmand. Sa pensée d'une originalité absolue emprunte des chemins sur lesquels on ne l'attend pas, tisse des trames, établit des liens à partir d'énonciations imprévues elles aussi. De nos nombreux échanges je retiens sa capacité à trouver les "chainons manquants" – un de ses thèmes de prédilection. L'énonciateur, sémioticien et philosophe qu'il est, instille le doute si créateur et féconde tous les questionnements de ses interlocuteurs dont j'ai eu la chance de faire partie.

Alors s'il fallait retenir des échos de tous ces discours, de ce prodige chaque fois renouvelé, j'aurais immédiatement en tête les conversations à Bologne, après le fameux *ricevimento* qui me laissait éberluée : un professeur de son talent et de son intelligence derrière une modeste table, pas très éloignée de celles de Lucia Corrain et de Sandro Serra (pour qui j'ai aussi une pensée), au milieu d'un brouhaha d'étudiants certes passionnés mais vampirisant des enseignants comme on ne pouvait le faire en France. De cette pensée prodigieuse me viennent ensuite des souvenirs de très nombreuses conférences à Bologne, Florence ou ailleurs, de rencontres plus approfondies ou colloques, d'une journée lointaine autour de l'œuvre de Louis Marin à une récente conférence avec son regard aigu sur Mai 1968. Et tant d'autres, discussions politiques (pourquoi Guattari plutôt que Deleuze), discussions esthétiques, ainsi le champ du cinéma où il convoquait si savamment Fellini, discussions historiques à l'envi, discussions fines et sans fin sur la relation franco-italienne (je ris encore à l'évocation d'une explication dans laquelle il s'était lancé avec Umberto Eco pour enseigner à la Française béotienne que j'étais à quel rang il fallait choisir son parasol sur la plage de Rimini)...

Puis des images, celles de quelques belles promenades : sous les arcades de Bologne, dans les paysages retrouvés de Piero della Francesca à propos desquels il m'a dit '*vrai ou pas, ce n'est pas grave*', ou une grande et froide journée à Rotterdam enrichie par une rencontre avec Christian Boltanski et une longue déambulation dans les salles du musée Boijmans où une œuvre de Maurizio Cattelan dialoguant avec les collections m'a donné le plaisir d'entendre une digression sur le non-événement que cela représentait.

Et comme Aristote nous a enseigné que '*la philosophie naît de l'étonnement*', à l'ami prodigieux et précieux qu'est Paolo je voudrais simplement dire le mot essentiel pour toutes ces étincelles de pensées, merci.

*1 La traduction étant une question récurrente de mes contacts avec Paolo qui me donne prétexte à ce titre, je m'exprimerai ici en français, *per forza*. C'est notre langue de communication, ce terrain nous a permis de beaux échanges comme pour la traduction de son texte hommage pour le catalogue de l'exposition Jean-Jacques Lebel (Ed. centre Pompidou - 2018).